

Michel Lejeune. *Observations sur la langue des actes delphiques*
(Collection linguistique publiée par la Société de Linguistique de
Paris, XLVII)

Jacques Duchesne-Guillemin

Citer ce document / Cite this document :

Duchesne-Guillemin Jacques. Michel Lejeune. *Observations sur la langue des actes delphiques* (Collection linguistique publiée par la Société de Linguistique de Paris, XLVII). In: L'antiquité classique, Tome 11, fasc. 1, 1942. pp. 137-139;
https://www.persee.fr/doc/antiq_0770-2817_1942_num_11_1_2688_t1_0137_0000_2

Fichier pdf généré le 06/04/2018

valoir à οἰκεῖος. Ce glissement devient plus fréquent et apparaît plus nettement en cas de liaison avec un nom (ou un pronom) désignant un objet : cf. ἡδονὰς τὰς οἰκοθεν (Euripide) « joies domestiques » ; τὰ οἰκοθεν « affaires domestiques » ou « du pays » (ibid.) : τὸ δὲ οἰκοθεν, « du côté de sa famille » (Pindare), etc.. — P. 203 sq. : M. Lejeune soumet les fins de vers Ἰλιόθι πρό, οὐρανόθι πρό, ἡῶθι πρό, qui sont étranges, à une étude « disjonctive », en ce sens qu'il tient compte des multiples éléments pouvant intervenir dans les textes homériques : degrés d'archaïsmes, questions d'ordre rythmique (*Ἰλίοο πρό à supposer antérieur à Ἰλιόθι, d'après ἡῶθι πρό) ; degrés d'assimilation du type οὐρανόθεν à des formes casuelles ; bref, il s'agirait de développements secondaires, et dans une large mesure artificiels. — P. 232 : Dans la formule homérique « τίς πόθεν εἶς ἀνδρῶν ; ... », d'après Wackernagel, πόθεν ne serait pas équivalent pour le sens à ποδαπός, et porterait sur la filiation : « Wer war dein Vater? ». L'auteur fait l'histoire de cette formule, fréquente en poésie, et constate que l'usage postérieur à Homère n'appuie pas d'une manière décisive l'interprétation citée. Toutes les réponses comportent les termes suivants : patrie, filiation, nom. De plus, les éléments de la réponse sont semblables si la question se borne à τίς εἶς ;. L'auteur profite du groupe πόθεν ἀνδρῶν ; (ou πόθεν ἐξ ἀνδρῶν) pour ajouter à la discussion une remarque de fine critique : « le génitif partitif ἀνδρῶν peut être rapporté au groupe interrogatif τίς πόθεν, considéré comme un tout, groupe formulaire dès l'époque homérique, et où πόθεν porte sur la provenance, d'une manière générale : filiation et patrie. »

Antoine GRÉGOIRE.

Michel LEJEUNE. *Observations sur la langue des actes d'affranchissement delphiques*. Paris, Klincksieck, 1940. 1 vol. in-8°, 157 pp. (COLLECTION LINGUISTIQUE PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS, XLVII). Prix : 80 fr.

On sait quelle place doublement privilégiée, aux yeux du linguiste, est celle du dialecte de Delphes. D'une part, il est attesté par une abondance de documents dont on ne retrouve l'équivalent qu'en attique : plusieurs milliers d'inscriptions classables et datables avec précision. D'autre part, son histoire, telle qu'elle nous apparaît déjà dans ses grandes lignes, est intéressante et variée : les traits de caractère local, mêlés déjà d'éléments éoliens et achéens, ont eu non seulement à s'y défendre contre l'invasion de la κοινή attique, qui devait triompher à l'époque impériale, mais à lutter en même temps sur un autre front, contre cette « κοινή du Nord-Ouest » que l'influence politique de la ligue étolienne (dont Delphes a fait partie de 290 à 189) a contribué à répandre.

Profiter de la richesse du matériel existant pour tenter d'éclairer, par une enquête méthodique, le détail de ces conflits de langue était une tâche difficile, mais depuis longtemps prometteuse ; en fait, si

elle restait à entreprendre, c'est que Rüsch n'a donné, de sa *Grammatik der delphischen Inschriften*, que la *Lautlehre*, parue en 1914, et c'est que Fournier est mort, suivi à peu de mois par l'ami auquel il avait confié ses notes, Bourguet, comme si s'était obstinée ici une fatalité dont seule la venue d'un jeune romprait un jour le sortilège.

On ne saurait trop louer M. Lejeune, dont Meillet disait déjà qu'il était un des jeunes qui promettaient le plus, et qui s'est particulièrement qualifié par plusieurs travaux de dialectologie grecque, de n'avoir pas attendu la publication de toutes les inscriptions delphiques pour présenter tout au moins un fragment de l'œuvre à faire ; car il n'y avait pas d'inconvénient à nous donner d'abord un travail partiel ; bien au contraire, puisque rien mieux qu'un exemple ne pouvait nous apprendre si la méthode de l'enquête linguistique trouvait réellement à s'appliquer ici et menait à des conclusions. Par là, le livre de M. Lejeune a une portée qui dépasse le cadre de son titre. Aussi bien, dans les limitations mêmes qu'il s'est prescrites pour cet essai, l'auteur a-t-il obéi à des considérations d'intérêt général : les actes d'affranchissement ont été préférés à tous autres documents, non seulement parce qu'ils sont très nombreux, très bien datés, mais parce que, rédigés dans une langue point trop soutenue, ils ont le plus de chances de nous faire connaître l'usage local ; la seconde limitation, qui porte sur le temps, est solidaire de la première, nos actes allant du commencement du II^e siècle av.J.-C. à la fin du I^{er} siècle après ; pour l'espace, M. Lejeune a su, quand la démonstration l'eigeait, étendre l'enquête aux régions voisines de Delphes, de façon complète pour celle qui va de Delphes à Arsinoé ; quant aux faits étudiés, ils ont été choisis comme les plus propres à illustrer les grands mouvements de variation dont la langue a été le siège.

C'est ainsi qu'il est fait appel à des faits de syntaxe, notamment à l'emploi du subjonctif dans les conditionnelles et à son élimination --- à l'inverse de ce qui se passe en κοινή attique --- au profit de l'optatif : trait où semble éminemment s'affirmer l'autonomie du dialecte local. Dans un fait de vocabulaire, le remplacement progressif de *ἰαγεῖς* par *ἰερεῖς*, se manifeste au contraire la force d'attraction de la κοινή attique.

Mais ce sont les faits de morphologie qui prêtent aux observations les plus riches : on voit par exemple *εἶναι* n'arriver jamais à prendre la place d'*εἶμεν*, tandis que *οἱ* a supplanté *τοί* dès le début de la période étudiée. Mieux encore, on assiste dans plusieurs cas à la prédominance successive des deux vagues d'influence venues d'Étolie et d'Attique : à l'impératif local en *-των* se substitue, après une longue concurrence interrompue un moment vers le milieu du II^e siècle, la forme étolienne en *-τω*, qui cède elle-même ensuite du terrain à l'hellénistique en *-τωσαν* ; l'optatif 3^e pers. plur., d'abord en *-οιεν*, est remplacé vers 150 par l'étolien en *-οιν*, auquel se substitue un siècle plus tard l'attique en *-οισαν* ; *μάγτροες*, éliminé peu à peu au cours du II^e siècle par *μάγτροοι*, de provenance étolienne, est ramené à l'époque impériale par l'influence de la κοινή attique ; enfin, tandis

que le datif pluriel en *-εσσι* avait cédé la place, dès le III^e siècle, à la forme en *-οις*, l'usage du datif singulier en *-ω* n'est qu'à peine entamé, temporairement, par une forme en *-οι* dont le caractère populaire se laisse apercevoir.

Les processus dont on vient d'indiquer les directions sont étudiés pas à pas et dans leurs diverses modalités, concurrence, juxtaposition, contamination, qui s'éclairent par un recours constant et efficace à la statistique. Si nous ajoutons que, même au point de vue purement épigraphique, M. Lejeune apporte de notables contributions, nous aurons donné une idée des qualités de solidité qui, alliées à la vigueur d'une intelligence toujours en éveil et toujours présente, font de ce petit ouvrage la pierre angulaire de la grammaire delphique.

J. DUCHESNE-GUILLEMIN.

F. M. HEICHELHEIM. *Wirtschaftsgeschichte des Altertums vom Palaeolithikum bis zur Völkerwanderung der Germanen, Slaven und Araber*. Leiden, Sijthoff, 1938. 2 vols. in-8°, XIII-1239 pp.

Voici une synthèse brillante de l'histoire économique de l'antiquité, depuis ses premiers débuts jusqu'au commencement du Moyen Age. Elle constitue une acquisition très précieuse pour les chercheurs à un moment où chacun est forcé de plus en plus à se spécialiser. Heureusement les hommes ne manquent pas, qui continuent la tradition illustrée e.a. par Ed. Meyer dans sa *Geschichte des Altertums*. Si M. Heichelheim n'est pas le seul à lui succéder, il est cependant un des représentants les plus distingués de cette catégorie de savants qui, sans négliger l'analyse, tâchent d'insérer celle-ci dans un vaste ensemble et de lui faire porter tous ses fruits.

En abordant ces deux volumes on se demande instinctivement si vraiment un seul homme est capable encore de traiter les différentes périodes de l'antiquité et les nombreuses séries de problèmes, posés par l'histoire économique. Mais on sait que M. Heichelheim a fait paraître des ouvrages et des articles concernant l'antiquité gréco-romaine, qui continuent à servir de base aux historiens, qu'en outre il ne s'est pas limité à l'étude de l'antiquité classique, mais qu'il a toujours eu soin de rechercher les rapports entre les aspects multiples de l'histoire gréco-romaine et l'Orient. D'autre part, les études portant sur l'histoire économique de l'antiquité ne manquent pas. Mentionnons pour ce qui concerne Rome et la Grèce les ouvrages d'Andréadès et de Hasebroek pour la Grèce, de Heichelheim et de Préaux pour la période hellénistique, de Frank pour la république romaine, de ses nombreux collaborateurs, parmi lesquels Heichelheim, pour les provinces, de Rostovtzeff pour l'empire. Il faudrait signaler en outre d'autres ouvrages généraux comme celui de Von Poehlmann-Oertel. Malgré tout, le travail à accomplir dépassait de loin les limites ordinaires.

C'est à partir du chapitre cinquième, qui englobe la période ar-